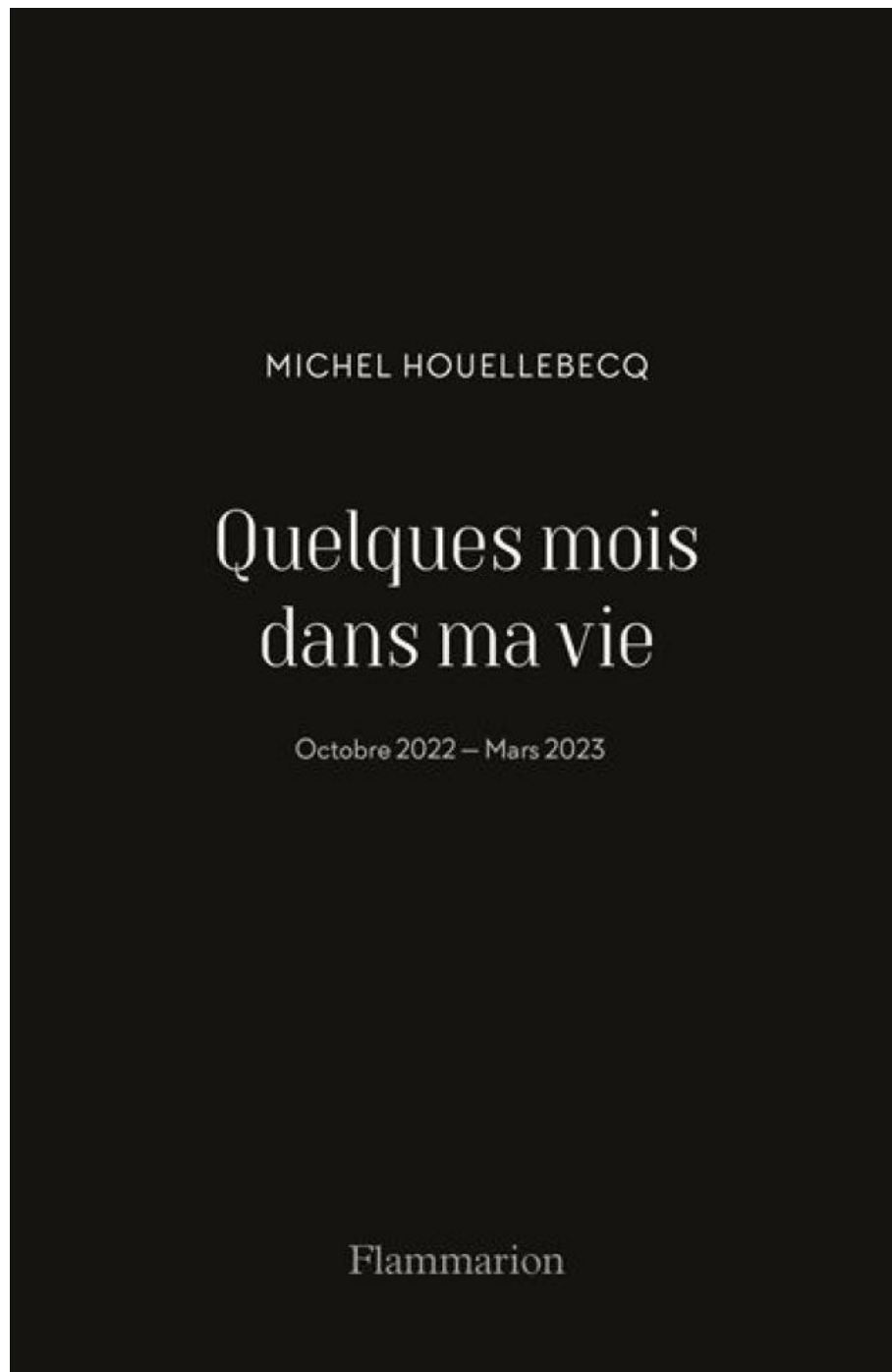




Houellebecq victime de lui-même dans « Quelques mois dans ma vie »

L'écrivain revient dans un récit fastidieux sur les deux polémiques qui ont rendu sa vie infernale dernièrement : un entretien avec Michel Onfray où il a tenu des propos outranciers sur les musulmans et un film pornographique où il apparaît sans son consentement selon lui.

Par [Raphaëlle Leyris](#)

Le Monde. Publié le 27 mai 2023 à 16h00, modifié le 30 mai 2023 à 12h05

Livre. Pour quelqu'un d'aussi mal disposé à l'égard du mouvement #metoo, Michel Houellebecq témoigne d'une conception du consentement remarquablement tatillonne. En tout cas quand il s'agit du sien. C'est ce qui frappe quand on lit *Quelques mois dans ma vie*, fastidieux récit de la période durant laquelle l'écrivain-français-le-plus-lu-au-monde assure avoir vécu « *un enfer* », et même « *un enfer multiple* » – soit d'octobre 2022 à mars 2023. En cause : une interview donnée à Michel Onfray pour un hors-série de la revue *Front populaire* et un film pornographique tourné avec son épouse, à l'initiative d'un réalisateur néerlandais, Stefan Ruitenbeek.

La première a engendré un scandale avec menaces de procès, la conversation des deux sexagénaires sur « *la fin de l'Occident* » multipliant les sorties violentes ; le second, rapidement devenu un sujet de plaisanterie, a mené l'auteur de *Plateforme* (Flammarion, 2001) à attaquer le réalisateur devant les justices française et batave.

Et le consentement, là-dedans ? Eh bien, dans le premier cas, Houellebecq avait demandé à relire l'entretien et à l'amender avant publication, ce qui lui avait été accordé. Il n'avait pas pour autant jugé nécessaire de corriger ses phrases établissant des liens directs entre islam et délinquance ni celles avertissant de possibles « *Bataclans à l'envers* », soit des attentats contre des musulmans commis par des « *Français de souche* ».

Lire aussi l'analyse : Article réservé à nos abonnés [Michel Houellebecq, la radicalisation à l'extrême droite d'un écrivain à succès](#)

Selon lui, cette négligence a une excuse : « *Il s'agissait d'un entretien exceptionnellement long, mon attention avait pu fléchir sur certains passages.* » Le lecteur se trouve donc ici gratifié desdits passages tels que Houellebecq les aurait réécrits, eût-il été plus attentif, ainsi que du compte rendu assez peu palpitant de ses échanges avec la revue *Front populaire* dans l'espoir vain que le hors-série soit retiré de la vente.

Un « viol »

Dans le second cas, la cause principale de son ire est une affaire de contrat pas lu avant d'être signé – habitude prise à force de se reposer sur un agent qui les négocie et examine à sa place, et dont on ignore pourquoi il n'a pas eu celui-ci sous les yeux. Tout en ressassant cette histoire qu'il assimile à un « viol », Houellebecq s'offre des digressions sur le porno, le triolisme, la difficulté d'écrire des scènes de sexe et celle de camper d'authentiques méchants dans des romans. Entendez des méchants à la hauteur de Ruitenbeek, incarnation du « *Mal moderne* », qu'il désigne sous le surnom du Cafard ; les femmes qui entourent ce dernier sont, elles, la Truie, la Dinde et la Vipère, sans que la drôlerie ou la pertinence littéraire de ces insultes animalières sautent aux yeux.

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés [La demande de Michel Houellebecq d'empêcher la diffusion d'un film à contenu pornographique rejetée](#)

Parmi les autres sujets évoqués d'une digression à l'autre, citons les relations de l'écrivain avec le monde médiatique qu'il méprise, sa détestation des féministes ou encore son peu de foi en la justice. Un tribunal néerlandais lui a pourtant donné en partie raison, le 16 mai, en l'autorisant à visualiser le film de Ruitenbeek avant diffusion. Mais le livre, écrit entre le 31 mars et le 16 avril, était déjà en cours d'impression.

« *Quelques mois dans ma vie. Octobre 2022-mars 2023* », de Michel Houellebecq (Flammarion, 112 pages, 12,80 euros).

[Raphaëlle Leyris](#)

Quand Michel Houellebecq plaide sa cause

Bernard-Henri Lévy, La Règle du jeu, 29 mai 2023

Auteur d'un livre en commun avec Houellebecq, et malgré tout ce qui les sépare, BHL salue la probité et l'humour de «Quelques mois dans ma vie».



Michel Houellebecq

Les lecteurs d'*Ennemis publics*, il y a quinze ans, n'ignorent rien de ce qui me sépare de Michel Houellebecq.

Les futurs lecteurs de *Quelques Mois dans ma vie*, le livre qu'il consacre à la double et ténébreuse affaire qui a empoisonné son existence pendant des mois (un dialogue mal relu avec Michel Onfray ; une sex-tape qu'un faux artiste d'Amsterdam menaçait de mettre en ligne), doivent savoir que le différend ne s'est, avec le temps, pas arrangé : je n'aime pas qu'on dise « le salaud » pour un journaliste qui vous a maltraité ; ni qu'on animalise ses adversaires en les nommant le Cafard, la Dinde ou la Truie ; et je ne me fais décidément pas au sort qu'il réserve, une fois de plus, aux femmes.

Ces désaccords – majeurs – étant rappelés, voici ce que je pense du livre.

Ayant été témoin de moments de désarroi où l'auteur semblait croire, tel le Huysmans de la fin, que c'est son âme même qui était « absolument cassée », je suis frappé d'abord par le ton de probité qui se dégage de ce court texte. Tout est là. Rien ne nous est épargné des infamies du maître-chanteur d'Amsterdam. Rien n'est esquivé de ses propres faiblesses et petites bassesses. C'est, pour parler comme Danilo Kis, une leçon d'anatomie existentielle où s'exposent sa part d'ombre ; son appétit pour le « porno soft », à ne surtout pas confondre avec le « porno pro » ; ou encore la « honte » qu'il a ressentie lorsqu'il a vu son corps secret exposé au voyeurisme universel. Et quant à la seconde

affaire qui l'a, au même moment, plongé dans la tourmente et qui partait de phrases détestables qu'il avait, dans ses propos de table mal relus, prononcées au sujet des musulmans, peut-être suis-je naïf, mais je suis ému par l'accent de sincérité des « excuses » qu'il adresse à ceux qu'il a « offensés » : différence entre islam et islamisme... caractère très minoritaire du second... « invraisemblance » de la « guerre civile » qu'il annonçait... tout cela ne sent ni la défausse ni la manœuvre et, même si l'on est toujours loin de la défense de l'islam des Lumières telle que je la prône et pratique, je ne vois honnêtement pas ce qui peut, dans ces propos retouchés, encore faire polémique.

Ayant, ne serait-ce qu'à cause de notre livre commun, à peu près tout lu de lui, je trouve qu'il y a aussi, dans ces 102 pages, une qualité d'humour digne des meilleures pages des *Particules*. C'est un humour amer. C'est une gaîté dans le découragement et l'effroi de ce qu'il a lui-même généré. C'est une ironie grinçante dont le ressort est la mise à distance feinte du personnage dont il se moque, puis dans sa façon de le peser, soupeser, examiner sous toutes les coutures, parfois de lui laisser sa chance – et puis, tout compte fait, de lâcher le mot qui va tuer. Mais le fait est là. La curiosité scientifique avec laquelle il observe et décrit le « sans-faute » de tel escroc faisant carrière dans l'ignominie est drôle. La phénoménologie du paparazzo versant, quand il le poursuit sur le quai de la gare d'Amsterdam, dans le documentaire animalier est un moment de comédie. Et comiques encore sont les considérations lassées, pince-sans-rire, car ostensiblement techniques, sur la difficulté de tourner un film érotique en mode selfie. Cet homme a, nous dit-il, traversé « l'enfer ». Il a peut-être, en effet, frôlé la réprobation généralisée. Mais le tour de force est qu'il parvient, d'un bout à l'autre, à tenir cette note du persiflage et du sarcasme. Et certaines de ces pages mériteraient de figurer, quoi qu'on en dise ici ou là, dans une version révisée de l'Anthologie de l'humour noir.

Le livre, enfin, est bien construit. Plus savamment mené qu'il n'en a l'air. On songe, quand il expose les résultats de son enquête sur l'association de malfaiteurs qui l'a piégé, au Edgar Poe des Histoires grotesques et sérieuses. Ou, quand il s'étonne de l'irruption dans son œuvre de « personnages nettement mauvais » qu'il n'avait, jusque-là, jamais « développés », au ton des Contes cruels de Villiers de l'Isle-Adam. On entend, dans les moments de quasi-hallucination que provoque en lui le spectacle d'une humanité lyncheuse, fût-elle lettrée et distinguée, le lointain écho des récits fantastiques, si vrais qu'ils en sonnent faux, qu'imaginait son cher Lovecraft. Bref, ce petit texte se lit comme un roman. Ces scènes de la vie parisienne où l'on se surprend à « compter ses amis », à observer qu'« un grand silence se fait dans la droite catholique » ou à sentir sur sa nuque le souffle de la « meute », sont du bon Houellebecq. Et cet écrit de circonstance dont j'ai failli regretter qu'il fût tant d'honneur à des personnages minuscules et, au fond, répugnants est, dans le genre de l'exercice d'autodéfense, une réussite. On peut, je le répète, ne pas partager les « points de vue » de Michel Houellebecq. Mais la preuve est faite, une fois de plus, que rien ne vaut la littérature pour répondre, riposter et s'extraire d'un marécage où l'on était en train de s'enfoncer.

Une autre de mes différences avec mon ami est que je ne réponds, moi, à peu près jamais à rien.

Et j'ai tendance, face aux campagnes d'une autre sorte dont je suis régulièrement l'objet, à faire comme ce mendiant de Jérusalem d'Elie Wiesel qui, lorsque les passants lui crachaient dessus, levait les yeux au ciel et disait « il pleut ».

Eh bien, en lisant cette contre-attaque, je me dis que c'est peut-être lui, Houellebecq, qui a raison.

"Quelques mois dans ma vie" ou que faire de Michel Houellebecq aujourd'hui ?

Dimanche 28 mai 2023

Signes des temps, Marc Weitzmann

Alors que paraît "Quelques mois dans ma vie : octobre 2022-mars 2023" de Michel Houellebecq aux éditions Flammarion, Marc Weitzmann interroge la place et le rapport au monde de l'écrivain.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/signes-des-temps/quelques-mois-dans-ma-vie-ou-que-faire-de-michel-houellebecq-aujourd-hui-5481671>

Avec

- [Sébastien Lapaque](#) Ecrivain, journaliste
- [Marin de Viry](#) Ecrivain et critique littéraire
- Liza Steiner Essayiste, chercheuse.

Depuis la sortie des *Particules élémentaires* en 1998, Michel Houellebecq a acquis en France une place très particulière. Non seulement chacun de ses livres est accueilli comme un événement d'ampleur nationale mais chacune de ses déclarations est scrutée comme s'il détenait une vision particulière du pays et de son identité. Rock star de la littérature française, on le dit prophète, mystérieux, visionnaire, presque mystique, certains le disent très à droite, mais qu'on l'aime ou qu'on le trouve réac. on est heureux de savoir qu'"*il nous aime et nous comprend*", comme l'avait titré *Le Monde* à la sortie de *Sérotonine*. En clair il est ce qui se rapproche le plus aujourd'hui de la figure mythique française du grand écrivain.

C'est la raison pour laquelle la sortie de *Quelques mois dans ma vie*, texte atypique, sans fard, qui raconte la plongée de Houellebecq dans le monde des sites pornos d'internet plonge tant de monde dans l'embarras. Que faire aujourd'hui du visage français le plus connu de la littérature mondiale ?

Les invités du jour

Marc Weitzmann reçoit :

- **Sébastien Lapaque**, romancier et critique. Auteur de [Ce monde est tellement beau aux éditions Actes Sud collection Babel](#)
- **Liza Steiner**, essayiste, chercheuse associée au laboratoire "L'Europe des Lettres" de l'université de Strasbourg.
Autrice de [Sade-Houellebecq, du boudoir au sex-shop aux éditions de L'Harmattan](#)
- **Marin de Viry**, romancier, critique. Auteur de *La montée des périls* aux éditions du Rocher

À réécouter : [Michel Houellebecq : le côté obscur de la France ?](#)

Pour en savoir plus

- [Michel Houellebecq : "L'Occident et plus généralement la modernité sont mal partis", entretien par Valérie Toranian et Clément Pétreault, Le Point, 20 mai 2023.](#)
- [Michel "Quin-Quin" Houellebecq contre le reste du monde, par Elisabeth Philippe, L'Obs, 22 mai 2023.](#)

Michel Houellebecq, un sentiment d'abjection presque unanime

Le romancier embarrasse aujourd'hui tous ceux qui voyaient en lui « le grand écrivain français ». C'est oublier que ce performeur a toujours voulu intervenir sur la société de manière nocive.

PAR MARC WEITZMANN*

VOILÀ UN TEXTE QUI EMBARRASSE TOUT LE MONDE. Voyons tout de suite pourquoi : « Quelle que soit la position adoptée, si la femme peut (et par conséquent doit) caresser les couilles de l'homme au cours de la pénétration, il lui est par contre impossible de les lécher, l'intervention d'une autre femme est indispensable – la supériorité de la langue sur les doigts n'étant d'ailleurs plus à démontrer. Même dans le cas de la fellation simple, le léchage simultané des couilles et du gland est impossible à réaliser seule. »

Je tire ces phrases au hasard parmi beaucoup d'autres d'un texte pourtant très court.

Outre un règlement de compte très anecdotique avec Michel Onfray et les quelques considérations désormais inévitables « sur l'islam » – si l'on peut appeler comme ça –, du moins les quelques phrases indignes que l'auteur consacre « aux musulmans » dont il nous dit avoir découvert le bon côté grâce à un voisin pakistanais soucieux de la vertu de ses filles (« avec raison », ajoute-t-il après avoir écrit les phrases ci-dessus), l'essentiel de la petite centaine de pages qui composent *Quelques mois dans ma vie* (Flammarion) est consacré à la mésaventure crapoteuse dans laquelle Michel Houellebecq dit s'être laissé embarquer « par bêtise » et qu'il raconte de manière à la fois vulgaire, incohérente et visiblement biaisée. En deux mots : parce qu'il aime bien le Thalys et sous-estime sa notoriété, Houellebecq aurait accepté de se rendre en train à Amsterdam dans le seul but de satisfaire une groupe désireuse de se « faire troncher » par lui avec la participation de son épouse, et sous l'œil d'une caméra ; Houellebecq n'aurait compris que trop tard que les images seraient utilisées sans son consentement. L'ensemble est écrit depuis une sorte de fatuité plate absolument extraordinaire. *Quelques mois dans ma vie* n'est pas seulement un texte mensonger

Quelques mois dans ma vie n'est pas seulement un texte mensonger – cela, tous les livres de Houellebecq le sont –, c'est un texte sale. Délibérément sale

– cela, tous les livres de Houellebecq le sont –, c'est un texte sale. *Délibérément* sale, diront ceux qui voudront le défendre avec intelligence, et ils n'auront pas forcément tout à fait tort.

Quelque chose dans le sentiment d'abjection presque unanime qu'il provoque rappelle en effet le premier Houellebecq, celui d'*Extension du domaine de la lutte*, dont on a oublié aujourd'hui l'effet qu'il produisit à sa sortie (« Je peux pas lire ça, j'ai l'impression de me salir », avait réagi une amie à qui je l'avais prêté et qui me le rendit au bout de trente pages, physiquement écoeurée). On peut aussi se souvenir de *Rester vivant. Méthode* avec sa série de maximes justement restées célèbres : « Toute société a ses points de moindre résistance, ses plaies. Mettez le doigt sur la plaie, et appuyez bien fort. Creusez les sujets dont personne ne veut entendre parler. [...] Soyez abjects, vous serez vrai. »

UN ANTI-LUMIÈRES Cette façon d'intervenir sur la société de manière nocive fait qu'il a toujours été plus proche de l'art contemporain que de la littérature romanesque. En ce sens, Houellebecq exprime comme personne le désaveu de l'époque vis-à-vis de la notion de représentation. Pas plus qu'il n'aime la démocratie représentative, il n'accorde à l'art du roman son pouvoir de représenter la vie. Si le roman moderne, né des Lumières et de la révolution industrielle, « absorbe les contradictions » de la démocratie, pour citer la formule de l'essayiste Nelly Wolf, alors Houellebecq, aussi profondément anti-Lumière qu'anti-républicain, cherche à détruire le genre en même temps que la société. De ce point de vue, chacun de ses livres est au moins autant un livre qu'un acte performatif – au sens que Karlheinz Stockhausen a donné à ce terme lors de l'attaque du 11 septembre 2001 contre le World Trade Center (« la plus grande œuvre d'art qui ait été donnée ») : une propagande par le fait. Le vrai spectacle se joue ensuite, lorsque l'auteur vient lui-même commenter sur les plateaux télé les dégâts causés par ses soins, avec son allure défaite et son ton patelin paraissant contredire sa violence et qui, du même coup, sidèrent tout le monde (ainsi l'a-t-on vu récemment expliquer gentiment que les notions de liberté et de démocratie « occidentales » ne s'appliquaient ni à la Turquie musulmane ni à la Russie de Poutine).

L'aspect le plus intéressant de *Quelques jours dans ma vie* se trouve là, autour de cet objet non-littéraire : dans l'embarras – justifié – qu'il suscite, notamment chez ceux qui, depuis vingt-cinq ans, voient en Michel Houellebecq « le plus grand écrivain français ». Ceux qui font comme si ce texte n'existait pas et s'obstinent à interroger Houellebecq sur les grandes questions



Michel Houellebecq en représentation au Printemps de Bourges, en 2022.

du monde (alors même que l'auteur confie ne pas lire un journal et ne s'informer que sur Internet) ; ceux qui, passant sous silence l'ouvrage, l'expédient vite fait ou regardent ailleurs après plusieurs années passées à louer l'auteur comme incontournable ; ceux, enfin, qui, comme *Les Inrocks*, jouent la rageuse carte de l'amour déçu.

HIDEUR DU QUOTIDIEN Un mot sur *Les Inrocks*, puisque c'est moi qui l'y fis venir dès 1995, peu après la sortie d'*Extension*, qui coïncidait avec le lancement de la formule hebdomadaire de ce journal de gauche auquel Houellebecq allait rester associé jusqu'au tournant des années 2000. Marie-Dominique Lelièvre le souligne en ouverture du remarquable portrait publié dans le *JDD* Mag le 28 mai : « Houellebecq nous vient des années 1990. » Nul n'avait comme lui peint avec tant de cruauté simple la hideur du quotidien que nous avions pourtant tous en permanence sous les yeux, ni la sexualité désespérante et les pathétiques élans existentiels des enfants de la majorité silencieuse d'abord standardisés par les Trente Glorieuses, déboussolés par la crise, et enfin rendus sourdement furieux par le mélange de socialisme moral, de technocratie managériale et de capitalisme publicitaire qui, depuis quinze ans, servait de culture officielle au pays.

Houellebecq percevait avec une précision organique les flots vénéneux bouillonnant sous cette schizophrénie française, mais ce qu'il en ramenait à la surface contenait sans aucun doute tout ce que le pays avait de détestable. C'est la raison pour laquelle je n'eus jamais la moindre hésitation quant à ce qu'il allait devenir. Gagné par mon enthousiasme et par le charme bizarre émanant de sa personne, le reste de l'équipe des *Inrocks*, largement

masculine, voyait en lui un utopiste inclasable et dégligné que son antilibéralisme classait dans le bon camp. Mais pour moi, non, il captait quelque chose de la France. Quoi ? C'est ce que vint illustrer trois ans plus tard le soupir de soulagement collectif accompagnant la sortie des *Particules élémentaires*, le livre qui règle son compte à la révolution sexuelle et au féminisme. Quel dessillement il offrait ! Enfin on pouvait lâcher prise, ne plus vouloir être libre, en finir avec la complexité morale du désir !

Une littérature pour perdants, voilà ce qui me frappait pourtant. Là où le reste de la planète littéraire fêtait avec ambivalence la fin de la guerre froide, là où les Philip Roth, Salman Rushdie, Don DeLillo, Bret Easton Ellis, Kathy Acker – et tant d'autres écrivains issus des nouvelles classes moyennes de l'ancien tiers-monde (les Indiens Vikram Seth, Jhumpa Lahiri, Nadeem Aslam...) –, interrogeaient les conflits éthiques auxquels les individus autonomes trouvaient confrontés maintenant que le monde s'ouvrait, révélant des opportunités impensables, l'écrivain le plus français du « village global », lui, prêchait la démission et la médiocrité comme

seuls abris souhaitables aux réfugiés de la brutalité capitaliste. Mais quelque chose pourtant a changé chez Houellebecq depuis les années 1990. A partir de *Soumission* (2015), le roman d'anticipation utopico-dystopique dans lequel il se spécialisait depuis les *Particules* a laissé place au roman de prospective politique. Son écriture s'en est ressentie, s'est faite moins métaphysique.

Le lien évident entre ce changement et les attentats a été maintes fois souligné, mais mal interprété. *Soumission* a ainsi été lu comme un livre « islamophobe » alors qu'il explore au contraire l'hypothèse fort juste d'une convergence entre les idéaux des groupes réactionnaires français et un islam politique rigoriste débarrassé de sa tendance terroriste. Houellebecq s'est lui-même expliqué sur ce changement d'optique dans son fameux entretien avec Onfray dans *Front Populaire* : « J'ai longtemps pensé et dis que je n'étais pas réactionnaire et ce pour une raison simple, je ne croyais pas à un retour en arrière possible, et je ne pense pas qu'on puisse réellement souhaiter ce qu'on croit impossible. Eh bien, les succès des salafistes, celui des talibans comme celui plus éphémère de Daech, m'ont prouvé qu'un retour en arrière est possible. Les talibans ont réussi à revenir au VII^e siècle, alors que les réactionnaires les plus extrêmes du monde occidental proposent de revenir au XIII^e siècle. Alors je me dis, même si c'est très peu probable, qu'il n'est pas absolument impossible qu'un régime théocratique voie le jour dans un cadre catholique. » L'observateur engagé, en d'autres termes, a laissé place à l'activiste rétif. *

*Marc Weitzmann est écrivain et producteur sur France Culture de l'émission *Signes des temps*.